

s'était battu la veille, et il avait en le malheur de tuer son adversaire.

Sir Williams trouva le marquis faisant ses malles et sur le point de quitter la France pour longtemps. Il allait demander aux pays étrangers un peu de repos et d'oubli, quelques adoucissements à ses nombreuses douleurs.

Il ne connaissait point et n'avait jamais vu le baronnet, mais la physionomie de sir Williams lui plut, et il l'accueillit courtoisement.

— Monsieur le marquis, dit sir Williams, qui avait l'attitude et les manières d'un véritable Anglais de distinction, un de mes proches parents, lord B... a eu le plaisir de faire avec vous l'année dernière, en Italie, un voyage de quelques jours. Vous étiez avec une femme.

Sir Williams avait saisi tous ces détails au vol, un soir, dans une conversation qui avait lieu aux Italiens, dans une loge voisine de la sienne, et il s'en souvenait à propos, car il n'avait pas même connu le lord B...

En se rendant chez Gontian, il avait appris, en outre, son duel avec Octave de Verne, la mort de ce dernier et le prochain départ du marquis.

— Monsieur, répondit Gontran, qui froissait entre ses doigts la carte armoriée que lui avait fait passer le baronnet pour être introduit, puisque vous êtes le parent de lord B... qui est le meilleur et le plus spirituel compagnon de voyage qu'on puisse voir, vous pouvez me tenir comme tout à votre service.

Sir Williams s'inclina.

— Monsieur le marquis, dit-il, sans oublier de laisser percer son léger accent britannique, hier encore j'aurais attendu le retour de lord B... pour me faire présenter à vous, mais aujourd'hui une circonstance tout à fait fortuite et d'une impérieuse gravité me force à passer outre et à m'adresser directement à vous, sans nul souci des convenances.

Gontran de Lacy regarda sir Williams avec un certain étonnement.

— Monsieur, continua le baronnet avec un imperturbable aplomb, je ne puis vous expliquer la démarche que je fais auprès de vous et la rendre excusable qu'en vous racontant mon histoire en peu de mots.

— Je vous écoute, monsieur, dit le marquis en s'inclinant.

— Monsieur ; reprit sir Williams, je suis Anglais, d'origine irlandaise, je possède une fortune considérable, quelque chose comme dix mille livres sterling de revenu, et je n'ai plus de famille directe. J'ai déjà voyagé beaucoup, promenant mon ennui de ville en ville, de France en Italie et d'Espagne en Allemagne ; revenu à Paris, j'y ai vu le ciel s'entr'ouvrir pour moi, je suis devenu amoureux.

— Vous êtes amoureux ? interrompit M. de Lacy, comme si c'eût été chez le gentleman un titre à sa bienveillance.

— Oui, répondit sir Williams, amoureux fou d'une jeune personne que je désire épouser.

— Et demanda le marquis, puis-je en cela quelque chose pour vous ?

— Tout, ou presque tout, monsieur.

— Parlez, en ce cas, je suis tout à votre service.

— Monsieur, poursuivit sir Williams, la jeune personne que j'aime me connaît à peine, elle a dansé avec moi une heure au ministère des affaires étrangères. Elle avait, dit-on, un amour au cœur, un amour impossible, elle aimait un homme tout à fait indigne de son affection. Or, le jour où elle a reconnu l'erreur de son cœur, elle a quitté Paris, elle est allée ensevelir sa douleur ou fond d'un château de province.

Sir Williams s'arrêta un moment et soupira à propos.

— Pauvre jeune homme ! pensa M. de Lacy, qui avait passé par les rudes étreintes de l'amour.

— Or, si la jeune fille que j'aime, reprit le baronnet, me connaît à peine je connais beaucoup son père, moi ; je lui ai demandé la main de sa fille, et il me l'a accordée ; le difficile est de me faire présenter dans la maison... sous un prétexte... Mais,

acheva le baronnet, voici, monsieur, la lettre du père, qui vous apprendra mieux que mes paroles le but de ma visite.

Et sir Williams tendit à M. de Lacy la lettre du M. de Beaupréau.

— Gontran la parcourut et s'écria :

— Vous voulez une recommandation pour M. de Lacy mon oncle. Mais rien n'est plus facile, et je suis heureux de la donner à un parent de lord B...

Et le marquis, prenant une plume, écrivit :

“ Mon cher oncle,

“ Permettez moi de vous adresser, de vous recommander un bon, un excellent ami à moi, le baronnet sir Williams, un Irlandais de la vieille roche et qui a conservé les saines traditions de la grande vénerie, cette royale passion des gentilshommes.

“ Je vais, en outre, vous faire une confidence : mon ami sir Williams est amoureux fou d'une jeune fille qui habite en ce moment une terre voisine de la vôtre, les Genêts, et que je soupçonne être la parente de votre vieille amie la baronne de Kermadec. Or, mon cher oncle, vous avez été trop vert-galant, en votre temps, pour ne point comprendre ce qu'est un pauvre amoureux qui cherche à se frayer un passage jusqu'à l'objet aimé. Sir Williams est, du reste, orné de deux cent mille livres de rente, ce qui n'est pas un mince avantage par le temps qui court. En recevant sir Williams comme vous m'auriez reçu, vous me ferez le plus grand plaisir, mon cher oncle, et je vous en remercierai chaleureusement à mon retour, car je vous ai écrit, il y a une heure, pour vous annoncer que j'allais en Allemagne.

“ Votre neveu affectueux et dévoué,

“ MARQUIS GONTRAN DE LACY.”

Cette lettre écrite et signée, le marquis la tendit tout ouverte à sir Williams, qui la lut et lui dit avec un accent de profonde reconnaissance :

— Dans cette bonne et chaleureuse lettre, monsieur, vous me donnez le titre d'ami. Merci mille fois ; je ne l'oublierai point, et j'espère vous prouver un jour que vous ne vous êtes point trop aventuré.

— Monsieur, répondit le marquis avec tristesse, je ne sais si je reviendrai jamais en France ; je suis emportant, non l'ennui, mais une douleur profonde et de cuisants remords au fond du cœur ; mais si nous nous revoyons, je serai satisfait d'apprendre que ma lettre a pu contribuer à votre bonheur. Heureux ceux qui aiment... et, ajouta-t-il d'une voix brisée, qui aiment une femme digne de leur amour !

Il tendit à sir Williams une main que celui-ci serra avec effusion, et le baronnet se retira muni de la précieuse lettre de recommandation.

— Imbécile ! murmura-t-il en remontant en tilbury.

Sir Williams rentra chez lui, où Colar lui préparait une valise de voyage.

— A présent, lui dit-il, causons sérieusement.

— Je vous écoute, capitaine.

— Je pars et vais m'occuper de happer les douze millions, continua le baronnet ; mais je te laisse en face de l'ennemi réel, sérieux à craindre.

— Armand de Kergaz, n'est-ce pas ?

— Oui, fit sir Williams d'un signe de tête.

— On y veillera, dit Colar.

— Voyons, dit le baronnet, récapitulons un peu : Fernand Rocher est en prison et n'en peut sortir ; Cerise et Jeanne sont à Bcugival, et tu m'en réponds ?

— Sur ma tête, capitaine.

— Reste un homme qui va devenir dangereux, Léon Rolland.

— Il faut le supprimer, lui aussi.

— C'est mon avis. Voyons...

Et le baronnet parut réfléchir.

— Ton Nicolo, dit-il, est-il capable de l'assommer d'un coup de poing ?